Yossi

Pour la bonté du geste

Le nouvel **Observateur**

Exemple rare d'une suite donnée à un film intimiste, le très généreux « Yossi » permet à l'Israélien Eytan Fox d'illuminer le destin d'un personnage qu'il avait lui-même condamné au malheur il y a dix ans.

"YOSSI", **d'Eytan Fox**

Eytan Fox. – Vous avez aimé mon film?
TéléObs. – Oui, pour une raison très particulière. Et vous, vous l'aimez ?

Bonne question. Je crois bien que « Yossi » est le premier de mes films dont je me sois dit après en avoir découvert le montage final : « Celui-là, il correspond exactement à ce que j'avais en tête, tant sur la forme que sur le fond. » Mais quelle est cette raison « particulière » dont vous parlez?

On fait l'interview à l'envers, là ! En 2002, vous avez réalisé « Yossi et Jagger », qui racontait une histoire d'amour entre deux soldats israéliens. A la fin, Jagger mourait, et Yossi se retrouvait veuf. Dix ans plus tard, on dirait que vous avez décidé de lui offrir une nouvelle chance à travers le cinéma, comme pour vous excuser de lui avoir infligé un destin aussi douloureux...

Tout ceci est très inconscient, je ne l'ai jamais verbalisé de cette façon, mais en vous écoutant, je ne peux qu'être totalement d'accord, et j'avoue une certaine émotion à répondre. Quand j'ai créé le personnage de Yossi, j'étais dans une situation personnelle très difficile, et je crois que j'avais projeté mon mal de vivre sur lui. Depuis quelques années, je vais beaucoup mieux, j'ai pensé à la douleur que je lui avais infligée, et oui, je me suis senti responsable, comme si j'avais fait souffrir un être réel et non le héros fictif d'une histoire imaginaire. Le plus troublant, c'est qu'au moment où j'ai commencé à y penser, l'interprète de Yossi, Ohad Knoller, qui est à la fois un immense acteur et un ami proche, est venu vers moi pour me demander si je n'avais pas envie de raconter ce qu'il devenait quelques années après son deuil. Visiblement, il s'y était lui aussi très attaché.

Dans tous vos films, y compris « Tu marcheras sur l'eau » et « The Bubble », vous soumettez vos personnages à des épreuves terribles. Durant le processus d'écriture, vous arrive-t-il de les entendre vous dire : « Mais pourquoi tu me fais ça ? »

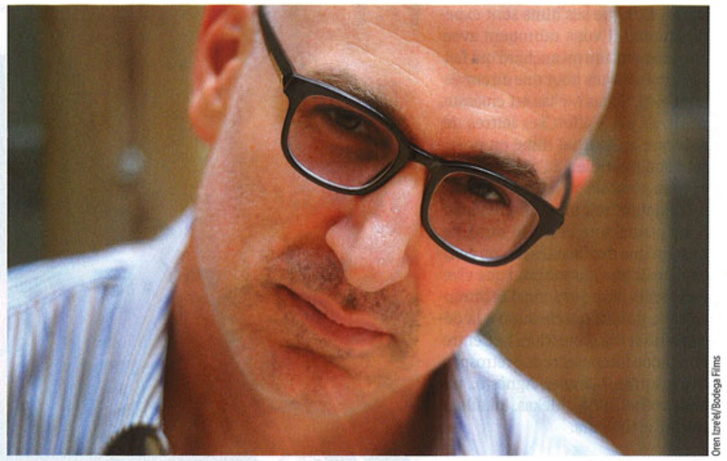
Si vous saviez ! Je lutte sans arrêt contre l'espèce de « liberté » qu'ils finissent par prendre à un moment ou à un autre. Ce sont mes créations, bien sûr, mais ils acquièrent un tel poids de réalité qu'effectivement, je les entends toujours réclamer leur autonomie, un peu comme des enfants devenus grands qui cherchent à s'affranchir de l'autorité paternelle pour voler de leurs propres ailes. Mais, même si ça m'en coûte, je dois d'abord obéir à la logique de l'intrigue et au contexte dans lequel elle se situe. Pour « The Bubble », par exemple, si j'avais opté pour le happy end que les héros méritaient pourtant haut la main, j'aurais commis un contresens majeur par rapport à la marche de l'Histoire.

Dans « Yossi et Yagger », l'homosexualité était une chose taboue dans la société israélienne. A en croire « Yossi », il semble que ce ne soit plus le cas.

C'est bien ce que je dis. En 2002, le fait que deux soldats de Tsahal puissent tomber amoureux a causé un véritable scandale, non pas parce que c'était faux, mais parce qu'il ne fallait surtout pas en parler. Quant à l'homosexualité « civile », elle était admise du bout des lèvres. Mais les mentalités ont évolué. Sans que ce soit volontaire de ma part, j'ai appris dernièrement que « Yossi et Jagger » avait fait beaucoup pour l'acceptation de l'homosexualité entre militaires, et qu'il est montré aujourd'hui dans les casernes pour inciter à l'acceptation des gays. Le jeune conscrit gay que l'on voit aujourd'hui dans « Yossi » en est l'exemple parfait : ses copains le savent, ils le chambrent avec une complicité souriante mais jamais moqueuse, son intégration ne pose pas l'ombre d'un problème, et il en va de même au quotidien, du moins dans les grandes villes comme Jérusalem, Haïfa ou Tel-Aviv. Le monde change pour le meilleur comme pour le pire, et un des rôles du cinéma est de le refléter.

Si Yossi apparaissait devant vous, là, tout de suite, que lui diriez-vous ?

Je lui dirais que sa vie ne m'appartient plus, qu'il est libre, et je lui souhaiterais bonne chance du fond du cœur. ■ PROPOS RECUEILLIS PAR BERNARD ACHOUR



Oren Uzrel/Bodega Films

« Le monde change pour le meilleur comme pour le pire, et un des rôles du cinéma est de le refléter. »

REPÈRES

1964. Naissance à New York.
2002. « Yossi et Jagger ».
2004. « Tu marcheras sur l'eau ».
2006. « The Bubble ».

VOIR BANDE ANNONCE SUR CINEMA.NOUVELOBS.COM

les inRockuptibles

Yossi d'Eytan Fox

En Israël, une love story lumineuse entre deux hommes que tout oppose.

De documentaires en fictions, le cinéma israélien a depuis longtemps pris en charge la question autrefois sensible de l'homosexualité dans l'État hébreu. Eytan Fox lui-même en a fait l'une de ses préoccupations majeures depuis son film *Yossi & Jagger* (2002), histoire d'amour entre deux militaires qu'il complète aujourd'hui d'une suite indirecte et harmonieuse inscrite en période de paix. Revoilà donc Yossi, 30 ans passés et un certain embonpoint, désormais loin du champ de bataille libanais où nous l'avions découvert, mais toujours condamné au placard : il vit son homosexualité en secret honteux et cuve le deuil de son premier amant en petites baises sans passion organisées sur internet. Tout chez lui n'est que regret et tristesse, jusqu'à ce qu'il décide de fuir vers le Sinaï et croise sur sa route un jeune éphèbe engagé dans l'armée, son Tadzio, aux côtés duquel il réapprendra le sens du désir et s'assumera enfin.

De cette rencontre entre les âges, Eytan Fox tire un beau récit de réconciliation qui enregistre sur le mode d'une confrontation amoureuse ce qui, depuis dix ans, s'est profondément libéré en Israël, où l'homosexualité n'est plus un motif transgressif, où les mœurs ont (presque) achevé leur révolution. Le film s'éloigne alors de sa pente naturaliste aux tons uniformément gris des débuts, pour adopter l'humeur délicate et le charme évanescent d'une passion balbutiante, tandis qu'il opère le rapprochement érotique de ces amants dissemblables (superbe scène nocturne de déshabillage collectif). C'est la plus grande vertu de ce *Yossi*, qui répudie toute forme de tragique jusqu'à sa conclusion radieuse, où Eytan Fox subvertit avec malice la fin de son modèle avoué, *Mort à Venise*.

Romain Blondeau

Yossi d'Eytan Fox, avec Oz Zehavi, Ohad Knoller (Isr., 2012, 1 h 24)

POSITIF

Yossi

Israélien, d'Eytan Fox, avec Ohad Knoller, Oz Zehavi.

Solitaire parce que son embonpoint et son amour des garçons l'embarrassent, esseulé parce qu'un deuil sentimental n'a pas trouvé remède, isolé parce que sa culture l'écarte de son milieu et des jeunes gens qu'il pourrait désirer, Yossi est un chirurgien consciencieux et discret. Il ne proclame pas ses préférences, il n'en gémit pas, il repousse les avances féminines avec gentillesse et redoute les offres érotiques brutales. La qualité de l'œuvre tient pour beaucoup à la même réserve : la direction d'acteurs y est nuancée et précise, éloignée toute outrance expressive ; des silences et des temps morts, judicieusement distribués, séparent les scènes décisives, qui n'adoptent jamais la tournure tranchante du drame ; tout événement se trouve bientôt tempéré ; les ellipses et les litotes commandent le montage avec autant de délicatesse que l'action des personnages principaux. Il n'y a qu'un collègue encombrant qui paraisse vulgaire.

Cette quiétude, si rare en pareille matière, n'empêche pas du tout la franchise. On saura tout de la vie sexuelle de Yossi, de sa pudeur et de ses doutes, comme de ses choix moraux, littéraires et musicaux. Comme un pathétique retenu l'entoure, il est difficile de juger invraisemblable la complaisance que lui accorde le dénouement, où il lui est fait don d'un amour qu'il entend vivre sans fin au bord de la mer Rouge. Il a bien mérité cette sollicitude angélique et militaire, et, qu'il soit chimérique ou non, cet engagement.

A. M.